

## L'Enfant Plume.

### Les terres des Abcourt.

L'hiver se voulait tardif sur cette terre aride, inondée de dénuement et d'indigence, en ces temps reculés du moyen-âge. La forêt d'Orléans était sombre et gigantesque. Une jeune femme démunie à l'extrême, déambulait difficilement dans l'écheveau squelettique d'une végétation au repos. Le sol, rendu bourbeux par les grains glaciaux et incessants de ces dernières semaines, semblait chercher à s'emparer d'elle, à lui envelopper le pied jusqu'à la naissance de la cheville, en une spongieuse et froide étreinte, la glaçant jusqu'aux ossements.

Son mari Clotaire et elle, furent paysans au service d'un tyran, le Seigneur de Abcourt. Il fut un des plus riches propriétaires terriens ainsi qu'un des plus despotiques. La seigneurie des Abcourt, demeurant à l'ouest du comté de Pleustrain, fut l'une des plus riches de France.

Le serf Clotaire Amoris, se donna sans compter à la tâche, pour ne gagner que quelques misérables sous ne lui permettant point de subsister de façon correcte, de donner suffisante pitance à sa femme enceinte jusqu'aux yeux. Leur mesure était délabrée ; ses murs de pierres, ajourés car n'ayant point été maçonnés et dépourvus de jointoiements en torchis, supportaient difficilement une toiture quasi inexistante. Le petit âtre maigrement alimenté de bois, ce dernier étant fourni avec la plus grande avarice par le Seigneur de Abcourt, ne réchauffait guère que les multiples vents pétrifiants s'immisçant en courants d'air de misère, dans leur bien triste demeure. La chasse et le braconnage étaient punis de la peine capitale. Nombreux furent et étaient

encore, les pauvres hères se balançant au gibet de l'animosité barbare, de l'hégémonie haineuse. L'ordre était maintenu par Jean-Anselme Gontran qui profitait amplement de l'absence presque perpétuelle de son maître, pour y faire régner terreurs et maléficaes. Ses bras droits, le couple corrompu et perfide des Vilonteuh, étaient ses oreilles et ses yeux. Tous faits et gestes étaient ainsi rapportés et déformés, au sortir de leur langue de vipère. L'impécuniosité en fut arrivée à un tel paroxysme au cœur de leur petit foyer noyé du manque de tout, que Clotaire Amoris s'éteignit, suffoquant sous les assauts violents d'une pneumonie. Les femmes n'étant pas tolérées aux travaux des champs, sur ces terres de craintes ; son état l'invalidant de plus en plus, Gloria se décida à se réfugier au sein de la forêt, avant que le Seigneur de Abcourt ne la fit chasser par Gontran. Depuis, elle errait au fond de ces bois de souffrance ; une âme en peine, prête à enfanter.

## **Se musser pour mourir.**

Au soir d'une journée de douleurs, tant dues aux contractions qu'à la disette qui lui ravageait l'estomac en spasmes douloureux et agressifs, Gloria s'étendit sur sa couche de brindilles qu'elle se confectionna dans le pied d'un grand chêne ; lequel chêne séculaire, possédait en la base de son fût, une anfractuosité lui permettant de s'abriter quelque peu de l'offensive des intempéries. Céans, la parturiente Gloria donna naissance à un petit ange de vie. Elle le pr  nomma Séraphin. Gloria était de plus en plus fébrile. Elle se remit mal de ses couches. Elle sentait le baiser glacial de la Camarde, s'apprêtant à la faucher à l'orée de ses vingt et un ans. Elle n'avait presque plus de ce si précieux lait de vie, en son sein d'infortune. Séraphin en était directement menacé. Elle se décida alors promptement de parcourir la forêt. Elle traversa cette dernière bravant les foudres du temps. Elle portait le petit sur sa poitrine, emmailloté dans des linges, pelotonné dans la chaleur de sa gorge protectrice. Il lui semblait que les jours se succédaient aux nuitées, monotones, rythmés par les assauts du vent, par les maigres repos mis à profit pour se nourrir de racines, de bois m  ch  s ; tout, pour produire quelques gouttes de cet irremplaçable lait dont elle fut pour ainsi dire, dépourvue.

Voici plusieurs journées qu'elle d  ambulait ainsi, avec son petit Séraphin accroché à son buste. Les haillons de Gloria étaient à l'identique état de son   me : déchirés, d  pec  s, anéantis en hardes de disgrâce. Son   me était fort heureusement ravaud  e par l'amour qu'elle vouait à son bébé. Son corps n'en pouvait cependant supporter davantage. L'abandon de son essence vital se présentait au seuil de son être. Elle se sentait sur le point de chuter dans la résignation et l'abandon.

C'est alors qu'une vision lui procura un flux d'espoir. L  , à quelques pas, une percée dans l'épais boqueteau se dessina. Une clairière dans la forêt se fit jour. Et dans cette clairière, une grande ferme demeurait.    l'entrée de la propriété, une pancarte de bois vermoulu, clouée sur un pieu tout tordu, indiquait :

*Propriété du Seigneur de Abcourt*

*Habitation à l'usage de son garde-chasse.*

À cette vue, Gloria resta pétrifiée. Il s'agissait alors de l'habitation des Vilonteuh ; elle ne les avait oncques rencontrés. Cependant leur réputation d'abjects sournois les précédait sur toutes les terres maudites des Abcourt. Ils étaient d'infâmes avaricieux personnages, doublés de tortionnaires envers leur personnel ; à l'instar de leur maître direct, bras droit de Abcourt : Jean-Anselme Gontran, dit le sanguinaire.

Mais il était trop tard. Elle ne pouvait poursuivre plus loin sa marche vers leur sauvegarde. Elle se savait perdue ; malgré cela, il restait tout de même quelque espoir pour le petit. L'alternative se voulut ainsi, en ce douloureux et cornélien choix : Laisser périr l'enfant avec elle, tous deux recroquevillés dans leur passage conjoint de sur l'autre rive, blottis dans leur amour éternel ; ou bien périr seule, en espérant que son petit Séraphin survivrait malgré tout, livré à ce couple à la si basse réputation. Peut-être la Gertrude Vilonteuh, se verrait-elle soumise à un sentiment maternel bienvenu ; elle qui n'eut point d'enfant car ne s'en ayant point désiré encombrer ? Peut-être Anselme Vilonteuh se voudrait moins inhumain, au regard de l'attendrissement inhérent au nourrisson et son lot de vivifiants bagages, d'affection et d'attendrissement ?

L'amour impérissable unissant Gloria à son enfant n'en serait point remis en question et par ce choix, une lueur d'espérance scintillerait malgré tout.

Elle déposa son petit paquet d'elle-même au seuil de la propriété, au pied de la pancarte, là où les chiens ne pouvaient accéder, car la barrière fermée les tenait en retrait. Néanmoins ils aboyèrent. Elle embrassa fort son petit et le déposa tendrement. Une larme coula sur la joue du petit Séraphin ; une larme chue de sa mère et qui vint se déposer sur sa petite frimousse.

Elle s'enfuit avant que les Vilonteuh n'eussent pu la surprendre. Elle s'en alla se musser, à dessein de se laisser faucher par le trépas imminent. Elle se jura de ne jamais perdre de vue son enfant ; par delà le néant, elle le protégerait de son aura bénéfique. Elle se le jura. Elle ne songea plus qu'à cela. Ce fut ses dernières pensées...

## Germer dans le secret.

L'homme et sa femme accoururent au dehors, s'enquérir de la furie soudaine de leurs mâtins. Qui osait ainsi les déranger, à l'heure des ripailles ? Ils étaient affublés de façon grotesque. Ils se voulaient vêtis en bourgeois ; ils se donnaient airs de bouffons. Leurs oripeaux étaient souillés et dépenaillés. La face de leur visage était empourprée, voire zinzoline de vinasse, injectant leur regard qui trahissait leur étroitesse d'esprit. Gertrude resta sur le perron. Son mari s'alla approcher du petit paquet silencieux. De prime abord béat, il s'écria ensuite. Un enfant ! Que diable en avait-il cure ! Qu'importe ; il serait bonne pitance pour les molosses ! Mais la Gertrude entraperçue l'affaire sous un autre aspect. Que ne le conserveraient-ils point ! Que ne l'engraisseraient-ils pas, juste ce qu'il serait nécessaire à le rendre robuste aux travaux laborieux ! Alphonse renchérit. Le nourrir ne lui seyait point. Les travaux ! Ils possédaient déjà le personnel nécessaire ! Mais le garder un peu, pour le vendre à très fort tarif ! Que voici une idée lumineuse ! La Gertrude adhéra de suite au projet. L'idée la transporta d'aise. Ils prirent le bébé avec peu de précaution. Il ne leur vint point à l'esprit qu'il pouvait avoir grande faim ; qu'il pouvait être souillé et ainsi avoir grand besoin d'être soigné et langé. Que nenni ! Ils le descendirent dans leur cave sombre. Ils le posèrent peu délicatement sur le sol de terre battue, barricadèrent la porte à clef, remontèrent les escaliers puis refermèrent la trappe sur le petit Séraphin. Voici tout l'accueil que le nourrisson reçut.

Les Vilonteuh vaquèrent à leurs occupations. Il est à noter leur emploi du temps chargé, entre les consignes à donner pour les besognes fermières et agrestes, ainsi que leur activité de sycophantes au service du fieffé fielleux Gontran.

Les heures passèrent, les journées et les nuitées s'enchaînèrent sans que le petit Séraphin ne se rappelât à leur souvenir. Nonobstant leur haute vénalité et le dessein pécuniaire qu'ils placèrent envers l'enfant, ils l'oublièrent proprement et définitivement.

Le cachot, car cette cave fut à ce petit être, bel et bien une geôle de l'absence, était sombre et humide. Les murs de pierres suintaient des larmes verdâtres de détresse.

La lumière du jour ne paraissait que par le truchement d'un petit soupirail en forme de demi-lune, lequel était barré horizontalement de deux fers forgés. Le jour y pénétrait timidement. Cette oubliette était exposée plein nord. Accoté à ce mur septentrional, le poulailler mandait quelques instants de vie. L'enfant les entendait. Il pouvait observer leur léger duvet voler et tomber en valse lentes et gracieuses, de par le soupirail, pour finalement se choir sur le sol mouillé de sa prison souillée. Grand heur pour le petit Séraphin, les Vilonteuh, par delà leur profonde avarice, toujours entre deux vins, étaient d'une maladresse toute vacillante. Mout quignons de vieux pains et rances grains, arrivaient à dégringoler dans la cave. L'enfant réussit, tant il les laissait se mollir dedans sa petite bouche, à se nourrir quelque peu. Il se désaltérait d'instinct, en recueillant de sa petite langue, l'eau s'écoulant du soupirail en y laissant des traînées glauques ; il buvait ces vertes larmes du ciel. Il se bourra les hardes de toutes ces petites plumes blanches qui venaient à sa rencontre. Elles lui furent protection contre la morsure des basses températures. L'enfant se salit que de n'être onc changé ; mais jamais il ne pleurait ; pas un cri, pas une plainte. Son petit visage demeurait calme. Ses petits yeux restaient voilés par la tristesse de la perte de sa si douce et si jeune maman ; mais le petit Séraphin fut d'une sérénité toute surprenante. Cette absence de geignement contribua à son évanouissement, dans la réduite pensée des Vilonteuh. Sans nul doute eut-il saisi que là se trouvait son unique salut...

## Les rémiges de l'espoir.

Très vite cependant, dans leur basse-cour, les gallinacés vinrent à prendre conscience de la présence du petit homme. D'abord contemplatifs et interrogatifs, ils réalisèrent rapidement l'urgence de remédier à la détresse du petit paquet, en bas de cette noire cave, sur le dos posé, ses petits bras levés et remuants. À la vue des volatiles, l'enfant gloussa doucement de ris. Un joli rictus l'illumina. Il remua à ce point ses petites mains, qu'il eut pu sembler qu'il eut entrepris de s'envoler, à l'instar de ses observateurs ailés.

Les coqs et les poules se réunirent et débattirent énergiquement. Il fallait rapidement descendre et choyer le bébé. Toutefois il ne leur était point possible, non de se laisser choir à ses petits pieds, mais de remonter ensuite vers le soupirail ; leur faculté de vol le leur interdisait. Qu'importe ! Dans le secret le plus total, car ils surent de suite l'importance de ne point éveiller les soupçons des deux pouacres fermiers, ils réussirent à faire appel à deux de leurs plus fidèles amis de l'extérieur ; un busard cendré se nommant Accipitriafort, accompagné d'Accipitridéesse, son alliée de toujours, une magnifique buse variable.

Les nombreuses réunions nocturnes de la gente gallinacé avec leurs amis du genre circus et buteo, se passèrent loin de la basse-cour, à l'orée des bois, afin de ne point alarmer les chiens qui se seraient alors manifestés, en d'incongrus aboiements. Les oies qui étaient de la partie, s'employaient à monter la garde et sonner la retraite des poules, en cas de sorties intempestives des Vilonteuh ; à ces moments précis, elles cacardaient de concert dans la plus parfaite et infernale cacophonie, sonnante le repli des troupes.

Dans le but de quitter leur basse-cour en toute discrétion, les poules utilisaient une percée effectuée par Accipitriafort et Accipitridéesse, dans le plessis tressé ceignant le poulailler ; l'ouverture était scrupuleusement camouflée d'un ruban d'osier.

Les volatiles décidèrent de parer au plus urgent, à dessein d'obvier au funeste destin se dessinant pour le chérubin. Accipitridéesse se chargea de le nourrir, en lui portant de son puissant bec, l'écuelle de grains broyés au préalable par les poules. Elle se

chargea également de soigner le petit; elle lui prodigua quelques ablutions approximatives mais tellement salutaires. Accipitri fort se chargea de purifier au mieux le sol de la cave. Dans la plus grande confidentialité, ils lui tinrent compagnie, l'éveillèrent avec force enthousiasme et à leur avicole façon, lui firent faire de l'exercice physique, l'instruèrent au mieux. Les mois passèrent ainsi. Les gens de la ferme n'y virent goutte. La cave fut totalement oubliée des Vilonteuh.

## L'envol.

Vint la nuit tant attendue, tant fourbie, tant espérée des oiseaux et de l'enfant qui communiquaient alors ensemble parfaitement. Arriva enfin le moment de l'extraction à ce milieu infernal de l'oubli. Les oiseaux avaient moult fois répété leur stratagème, sans relâche, avec acharnement et détermination. Ils avaient discrètement, jour après jour, délité l'assise des deux barres d'acier, prises dans le jointolement de torchis, entre plusieurs moellons et qui interdisaient l'accès à l'oubliette à qui que ce fut d'humain. Ils y parvinrent enfin. Séraphin comprenait le langage humain pour avoir entendu les Vilonteuh palabrer à longueur de journées. Il entendait également à merveille, ses aviamis\*.

Les derniers rais solaires furent chus au nadir depuis suffisamment de temps pour permettre à la couverture protectrice de l'obscurité, d'envelopper ainsi la scène. Accipitriafort et Accipitridéesse dirigèrent de concert les opérations. Le grand coq Gaulois doré, cap de la basse-court, relayait les ordres avec la fermeté et l'orgueil échus à sa charge et à sa fonction. Galluomesticus était un coq fier, pêchant parfois par quelque outrecuidance ; mais il était au tréfonds de lui-même, un brave et courageux meneur, respecté et apprécié de toute sa petite troupe.

Tous les oiseaux sans exception, tinrent de leur rostre volontaire, un bout d'une longue corde. Celle-ci fut enroulée au pied du grand hêtre de la cour, et conduite par Phasianne la poule faisane, qui la déroula dans la cave, jusqu'aux pieds de l'enfant. Durant toutes ces dernières années, la buse et le busard eurent grands soins de transmettre l'odeur de Séraphin aux poules, qui à leur tour l'avaient reportée à leurs amis les oies, afin que ces dernières en habituèrent le fin odorat des trois chiens qui étaient bien plus obtus que malintentionnés. Le flair des chiens, attribuant la fragrance de l'enfant à celle des volatiles, la ne remarquèrent finalement plus.

\* amis oiseaux

Comme un seul et unique reptile de plumes, les oiseaux tirèrent cette corde à laquelle était agrippé Séraphin. Arrivé à hauteur du soupirail, l'enfant n'eut point peine à tomber les tiges de métal de la pierre, tant ses amis les avaient si bien attaquées en leurs bases. Le voici pour la première fois depuis sa réclusion, au dehors de l'oubli. Les poules et les oies dirent alors adieu à leur Séraphin qui se devait de se musser au cœur de la forêt, pour aller vivre avec Accipitri fort et Accipitridéessé. Ces derniers reviendraient régulièrement et sans faute, informer leurs amis de l'évolution de leur petit protégé. Ils en firent la promesse solennelle. Ils la respecteraient ; sur leur honneur.

## Sylvestre et aérien.

La vie dans la forêt se déroulait magique, nonobstant la multitude de dangers qui rôdait, ainsi que l'échelle des dimensions qui évolua sensiblement. Tout à l'entour semblait beaucoup plus élevé. Comme si Séraphin lui-même, eut rapetissé. L'enfant apprit à maîtriser les situations à risques sans user de violence, par sa simple agilité, rapidité et par l'apprentissage de la magnanimité. Accipitrifort et Accipitridéesse furent de merveilleux tuteurs, maîtres et parents...

Alors que les jours défilaient en paquets de semaines, de mois ou d'années – qui le sut réellement ? – Séraphin remarqua non sans un certain émoi, deux petites excroissances duveteuses, dessus ses omoplates. Très vite, ses embryons alaires devinrent une paire de magnifiques ailes. Séraphin apprit le vol, avec l'aide de ses amis empennés, qui eux, n'en parurent point décontenancés. Séraphin parvint rapidement à voler sur de très longues distances. Quand il lui arrivait d'avoir vraiment froid, au beau milieu de ses nues de découvertes, il se réchauffait par l'apparition plus ou moins consciente, de plumage l'enveloppant presque entièrement. Il découvrit subséquemment qu'il fut en mesure de rétracter totalement ses ailes, adoptant ainsi l'allure d'un enfant ordinaire ; ne demeurait de façon constante, que ses deux petites protubérances délicatement pennées. L'enfant se donna avec grand cœur à son apprentissage. Accompagné de ses anges gardiens, il parcourait de plus en plus longues distances.

Il eut un dessein qui naquit il y eut fort longtemps, lors de songes nocturnes dans le fond de son cachot. Une femme qu'il reconnut comme sa mère, une belle étoile nommée Gloria, s'en vint lui conter son histoire. Elle lui raconta les terres obscures des Abcourt sous le joug infernal de Jean-Anselme Gontran. Elle lui dessina la misère issue de l'aveugle seigneur, n'ayant d'yeux que sur son magot. Elle lui quémанда de faire de ces lieux de pauvreté intense et de dénuement extrême, où la Camarde s'en donnait à cœur joie en l'orbe de sa grande faux, une contrée où il ferait bon s'y poser, où l'épanouissement y serait envisageable. Alors son père, Clotaire Amoris et elle, sa

mère, Gloria Amoris, ainsi que de très nombreuses autres victimes des maltraitances de cette seigneurie des Abcourt, ne seraient point partis en vain.

L'enfant entrevit promptement qu'il lui fallait ouvrir les yeux du Seigneur de Abcourt. Il lui fallait le forcer à se rendre compte de l'horreur vécu au quotidien, par ses sujets. Pour ce réaliser, Séraphin se décida à dessiller le seigneur ; à défaut, il le plumerait, le déposséderait de ses biens et fortune. Le tout se verrait alors restitué à ses serfs épuisés et misérables.

Une nuit où l'astre lunaire s'en donnait à cœur joie, il entreprit la réalisation de son projet. Il vola vers le château des Abcourt. Arrivé à celui-ci, il le trouva d'une taille impressionnante ; d'énormes murs, de gigantesques tours, d'immenses fenêtres, le composaient. Il fut à ce point impressionné par le calibre des dimensions de l'édifice, qu'il en fut comme hypnotisé, n'étant plus attentionné ni à son vol, ni à sa trajectoire...

## Âmes sœurs.

Il était une nuit, une jeune femme qui dormait à poings fermés, dedans sa chambre juchée ; nid aquilin perché en haut de la tour de son château d'isolement. Elle tressaillit alors vivement dans sa couche chaude de sommeil. Un bruit sec l'arracha des bras de Morphée. Le vacarme venait lui sembla-t-il, de sa fenêtre. On eut dit un coup sec et sourd à la fois, de sur un carreau. L'eut-elle rêvé ? Sans doute ; mais il lui fut nécessité d'y aller vérifier. La lune était pleine et diffusait une ample lumière blanche. Elle en projetait le dessin des croisillons de bois de la fenêtre, sur les pavés du sol. Félicita, la jeune damoiselle, s'avança circonspecte et fébrile, vers le battant vitré. Elle l'ouvrit et découvrit stupéfaite, sur le rebord pétré, un superbe milan royal, rare en ces contrées. L'oiseau était encore vif ; sonné et une aile brisée, mais vif.

Elle s'en empara avec douceur et déférence. Il ne se débattit point. Leurs regards se plongèrent l'un en l'autre. L'oiseau était calme, tout de prestance et d'allure souveraine, malgré son état ; oui, elle le trouva majestueux.

Elle le recueillit et lui prodigua des soins minutieux, lui accorda toute son attention, toute son affection. Elle œuvra en secret de son père qui n'eut su le tolérer. Elle baptisa son nouveau compagnon, qu'elle aimait déjà de tout son cœur, Milvucaelumdonum.\* *Milan royal cadeau des cieux.*

Milvucaelumdonum se remit de ses blessures qui ne furent oncques très inquiétantes, mais qu'il fallait appréhender avec l'idoine sérieux attendu en de pareils cas. Il commença de nouveau à s'essayer à de timides vols. Il effectua tout d'abord de petits essais circulaires, par la fenêtre de la chambre de sa jolie bienfaitrice. Les cercles aériens de jour en jour, se virent être plus fréquents et de plus belles distances, jusqu'à devenir d'honorables envolées.

Milvucaelumdonum vécut ainsi des semaines durant, avec sa jeune amie ; il lui apportait ris et distractions ; elle lui apportait soutien et affection. Lors de ses vols de convalescence, Félicita en amazone, prit la coutume de le suivre en d'épiques chevauchées.

\* Se prononce : Milvucéloumdonoum.

Au commencement, très souvent, elle le ramenait au château, bien caché dedans sa gibecière, tant le pauvre animal était épuisé de ses premières tentatives. Le Seigneur, père de Félicita, était par trop occupé pour en découvrir quelque supercherie. Le magnifique milan, ses forces recouvrées, eut grand cœur à entraîner Félicita, au découvrir des terres de son père. Elle ne les avait jamais vues ; elle n'en avait depuis toujours, point l'autorisation. Elle jura à son ami Milvucaelumdonum, qu'elle mettrait fin à cette lacune qui effectivement relevait de la prison pour elle, et relevait du suspect quant à l'éventuelle tenue des terres de la seigneurie. Elle dut user de grande astuce, afin de n'éveiller quelque soupçon. Quelle effroyable surprise fut la sienne, au regard de l'affligeant spectacle s'offrant à sa jeunesse si innocente, sur les terres de son père ! Que n'y avait-elle point encore posé les pieds ! Que n'y soupçonnait-elle point, comment l'aurait-elle pu la pauvrete, la réalité de telles misères, l'existence de telles maltraitances dues à Armand, son procréateur ! Les malheureux serfs survivaient davantage en maux et mortifications, qu'en de si faibles satisfactions qu'ils pussent obtenir, en leur destinée d'esclavage.

La pauvre enfant en pleura de chaudes cataractes. Il lui sembla en assécher son être, tant l'eau coulait de ses yeux. Elle pensa\* en tomber en pâmoison, tant son âme fut fâcheuse. Elle rentra au château, rougie de chagrin et d'une myriade d'interrogations. Elle se calma dans sa chambre, conversant en silence avec Milvucaelumdonum. Elle prit enfin la décision de s'en entretenir immédiatement avec Armand, son père. Elle bénit son beau milan royal de lui avoir ainsi ouvert les yeux, de lui avoir ainsi dévoilé la triste réalité des choses ; à elle, fille de Seigneur, évoluant au milieu de voluptés de soie et d'argenterie. Sa vie fut choyée mais point son âme gâtée. Elle décida, son regard profondément plongé en celui de Milvucaelumdonum, de changer le cours des choses au plus vite.

\* Elle faillit.

## Griffée sous le joug.

Félicita dut attendre le souper. C'était à ce moment précis de la journée, qu'elle pouvait avoir éventuellement loisir de croiser le seigneur, son père. Elle ne put attendre la fin du repas. Elle lui avoua d'emblée sa désobéissante chevauchée. Elle lui affirma son indicible surprise, son insondable tristesse. Le seigneur Armand, glacé et marmoréen, se refusa à écouter les plaidoiries de sa fille unique. L'exposé du ressenti de Félicita, à propos du calvaire enduré par les paysans de ses terres, ne l'ébranla point ; excepté les pendaisons ayant cours en sa seigneurie, sur laquelle il fut vrai, il n'allait quasiment jamais. Il avait fait installer il y eut très longtemps, trois gibets ; mais ses ordres furent clairs, lui eut-il semblé ; il ne s'agissait que de faire peur à la plèbe sous le joug des Abcourt, à dessein qu'elle ne s'osât point rechigner. Ordres étaient de n'y balancer que des prisonniers trépassés en geôle ; chose non rare au vu de la qualité des traitements octroyés alors.

Le Seigneur Armand, plutôt que de s'attendrir, laissa libre court à son ire. Certainement cette colère naissait de la vexation ressentie à réaliser que le court des choses lui échappait, jusque sur ses propres terres. Il retourna par facilité, cette ire sur son enfant. Il ne souffrit point que sa fille sortît de l'enceinte du château. Cette dernière ceignant un domaine de plusieurs dizaines d'hectares, suffisait amplement selon lui. Prison de dorures ! Geôle de blessures ! Que sa mère lui manqua en cette heure ! Elle ne fut que bonté. Elle eut su trouver les mots afin de raison donner à son mari. Que la maladie l'emporta si jeune ! Félicita se précipita dans sa chambre, avalant les nombreuses marches du degré en colimaçon. Milvucaelumdonum s'en vint se ficher droit en plein cœur de son regard éperdu. Dieu qu'elle haït, à cette heure, son père, ce misérable tortionnaire ! Qu'était-elle issue de son sang ! Que ne pouvait-elle point se laver de cet affront, se saigner à blanc et laisser sain et neuf sang remplacer le corrompu !

Cette pensée la brûla. Son ami ailé la contemplait. Son regard or, serein et solaire, apaisa la jeune Félicita. Elle se surprit à lire les pensées de Milvucaelumdonum. Celles-ci lui semblèrent voiser de sages et douces paroles. Son père n'était

certainement point si vilain et méchant homme. Il était sans nul doute, dévoyé de malheur et de solitude. Le cœur d'Armand, pourfendu et déchiré de mille épines de calamités, au trépas de sa douce aimée, se referma en lui-même, n'ayant plus accès à la beauté du jour, à la clarté de la vie.

Félicita ne devait oncques ses bras baisser, au nom de son honneur et fierté ; en celui de tous ces hommes, femmes et enfants, dépérissant dans l'indigence la plus abyssale. La damoiselle se requinqua, embrassa chaleureusement le milan de sur sa si petite et douce tête, puis redescendit en découdre de nouveau avec le seigneur son père. Ces émotions contenues, sa raison intacte gardée, la présence sous-entendue de son ami ailé à ses côtés, elle parviendrait bien à se faire entendre et percer la cuirasse de son procréateur...

Elle descendit les escaliers à ce point prestement qu'on eut pu croire qu'elle n'en toucha point la moindre marche. Elle se ficha devant la face stupéfaite et quelque peu hébétée de son père, sans davantage de façon. Elle s'imposa à lui avec fermeté. Il voulut la souffleter sous le joug de son émotion mais se ravisa in extremis. Félicita n'emprunta point de chemins de traverse et alla droit à l'essentiel. Elle lui demanda tout à trac, de réduire considérablement la disproportionnée dîme, imposée à ses sujets. Elle lui quémанда de leur donner de quoi travailler correctement et pour ce réaliser, leur laisser de quoi vivre décemment et dignement. Le regard d'Armand trahit ses failles. Les cuirasses de son cœur se fendillèrent certainement. Cependant, que ne lui était point usuel de se voir dicter ainsi sa conduite par une damoiselle ! Que celle-ci fût sa fille ne changeait point les choses ! Il lui rétorqua sur l'acétique ton du mépris, que l'argent ainsi récolté lui était échu, et qu'elle, sa fille, en usait à sa guise avec ris et félicités. Il la gronda vertement et la menaça, lui interdisant toute réponse, de l'enfermer dans sa chambre si elle persistait de suivre ce vulgaire chemin subversif de la désobéissance et de la revendication. Il lui plana, triste corbeau de misère, de précipiter les noces d'avec le fils de son ami patricien au demeurant, le comte de Pleustrain, propriétaire de l'immense domaine voisin. L'association des deux familles leur assurerait un territoire gigantesque, seyant à leur folie de la démesure, leur soif de grandeur. Pamphile de Pleustrain, fils du comte Eugène de Pleustrain, était un gras suffisant, hautain, pédant, imbu et fat. Le mercantilisme

l'animant, vint mener touche finale à ce terne tableau, dessin de son âme limitée. Oncques Félicita ne s'unirait à ce goujat, de dix-sept années son aîné ! Plutôt fuir et même périr !

Le débat se conclut ainsi, sur ce couperet froid et sans appel. Cependant, Félicita n'en fut point si triste et offusquée. Elle s'y attendait cette fois-ci et s'y était apprêtée. La perception d'une faille, d'un éventuel léger remord perceptible furtivement dans le regard d'Armand, lui accorda bon espoir d'une remise en question à venir. Elle misait alors sur une qualité digne et importante que possédait son père : la capacité à l'introspection. Il se voulait en apparence, ne jamais dévier de ses premiers dires, mais il pouvait en réalité, après de mûres réflexions, y revenir.

## Roulée sur la joue.

Quelques jours s'écoulèrent ainsi, plongés dans l'austère silence de la froide guerre familiale. Rien n'attristait davantage Armand, que ce mépris et cette indifférence de sa fille, ne fût-elle que de façade. Ces jours qui suivirent la discussion, le seigneur ne sortit point du château. Il passa son temps dans sa bibliothèque à lire et réfléchir ; ordres furent donnés de ne point le déranger. Ses domestiques ne s'y trompèrent point ; quelque affaire dont il pût être question, elle était sérieuse.

Lors d'une étrange et cabalistique nuit, Félicita vit en rêve, un ange. Il n'était point angelot. Il fut bien beau damoiseau ailé. Il se présenta comme le ci-devant Séraphin. Il lui manda solution à son combat pour l'équité. Elle consistait à ce que la jeune femme singeât auprès d'Armand son père, de jeûner à en mourir, s'il ne revenait point sur ses abjectes positions. Milvucaelumdonum lui procurerait dans le secret, de quoi se sustenter. Ainsi, le poids de la perte hypothétique de sa seule famille, finirait-il par laisser choir sa fierté égarée, au Seigneur son père fourvoyé.

L'esprit quiet et apaisé, Félicita se reposa du sommeil du juste, comme longtemps ce ne fut le cas. Dès potron-jacquet, elle gratifia le milan royal de mille baisés. Dieu qu'elle adorait son oiseau ! Cependant, depuis l'éthéré songe où lui apparut le lumineux Séraphin, elle lui voua une véritable dévotion.

Félicita refusa officiellement de s'alimenter. Milvucaelumdonum la pourvoyait en provende subtilisée en cuisine, tant et si bien qu'elle ne peina en aucune manière. Néanmoins, il lui fallut paraître faible et épuisée. Elle réclama à Milvucaelumdonum, un sachet de farine de maïs, à dessein de se pâler le teint. Armand, affolé devant l'acharnement de sa chair, du fruit de son amour, de sa chère et tendre enfant, se vit contraint de quérir le médecin de famille. L'homme, bedonnant, vénal et ayant depuis longtemps oublié Hippocrate et son serment, décida sans plus de style, de piquer la jeune femme, afin de lui administrer quelques remontants obscurs, dont il connaissait soi-disant la composition. Ce fut alors que la belle damoiselle paniqua à la vue de l'infâme aiguille souillée, que Milvucaelumdonum, accompagné de deux

congénères, Accipitri fort et Accipitridéesse, pénétrèrent par la fenêtre avec fracas et battements d'ailes et, menaçant dangereusement l'intégrité oculaire des deux hommes, les firent fuir de la chambre. Félicita se précipita pour fermer sa lourde porte à double tours. Armand lui cria au travers de cette dernière, son inquiétude. Elle le rassura ; les oiseaux ne lui voulaient que du bien. Le médecin couard, en sa fuite du château, lança époumoné, que la demeure et Félicita étaient maudits ; que jamais plus il ne remettrait pieds en cette bâtisse, si cela ne fût en compagnie d'un ecclésiastique exorciste !

Armand, considérant sa fille qui semblait sérieusement dépérir, à l'instar de ses serfs et de ses nerfs, arrêta promptement sa décision. Il se ravisait ; baissait pavillon. Il réfléchit longuement au sens donné à son existence, à la vie qu'il profilait à la chair de sa chair, à la précarité inadmissible des pauvres hommes et femmes de somme, trimant jour après jour, dans l'indigence, sans nul espoir d'amélioration de leur quotidien. L'amour qu'il éprouvait pour son enfant lui éclata soudainement à l'âme. Comme il l'aimait ! Comme il l'adulait ! Bien davantage que toute sa fortune amassée ! Que ne lui avait-il jamais avoué jusqu'ici ! Mais rien n'était trop tardif en matière de repentir. Il était encore temps qu'il se refasse une réelle dignité. Il pourrait enfin soutenir le regard de son enfant sans se sentir envahi de honte. Il voulut définitivement lire de l'admiration et de la gratitude, dans le regard de sa Félicita.

Lors d'une belle et douce aube pleine de soleil, il fit part de sa décision à sa fille qui en devint toute radieuse. Il lui fit porter moult mets. Elle ne fut bien évidemment, point affamée. Elle s'en tira d'une habile pirouette, lui précisant qu'il lui fallait s'alimenter de nouveau, en douceur, son estomac s'étant de longue disette, contracté. Le visage d'Armand s'illumina. Une perle de joie roula chaude et gracieuse, de sur une joue de la damoiselle.

## Le repentir.

Armand entreprit sans perte superfétatoire de temps, le tour de ses terres. Les têtes des serfs se baissèrent d'abord de crainte ; se relevèrent ensuite, l'œil rond de surprise et la bouche bée. Il fit savoir à ses sujets que l'avenir leur serait dorénavant d'autant plus profitable, qu'il réalisait et regrettait l'homme glacial, avare et belliqueux, qu'il fut jusqu'à ce jour. L'amour de son propre enfant lui fit ouvrir enfin les yeux et le cœur.

Leur méfiance amenuisée, le regard et les sourires des paysans s'éclairèrent alors et l'on commença à chanter et à danser son allégresse de toute part sur l'étendue de l'immense seigneurie, à mesure des visites et des dispenses de bonne fortune de leur maître.

Le seigneur de Abcourt baissa alors énormément la dîme. Il fit rebâtir maisonnée par maisonnée, tout le domaine. Il procura moult outils agraires et laissa libre organisation de leur journée aux paysans. Il autorisa les rassemblements festifs et culturels et fit édifier une bâtisse à cet objet. Il fit élever une chapelle pour ses sujets n'étant point paganisés, à dessein de respecter la liberté du culte. Il bannit à jamais l'abject Jean-Anselme Gontran ainsi que les vils Gertrude et Alphonse Vilonteuh.

Petit à petit, son domaine évolua d'un paroxysme du déshonneur et de flétrissure de l'âme humaine, en un exemple de vie communautaire harmonieuse, sereine et prospère.

Armand fit promesse à Félicita de ne point la marier avec Pamphile de Pleustrain comme avec qui que ce fut qu'elle n'eût point élu d'elle-même. La seigneurie, il est vrai, ne se vit point agrandie. Mais Armand se rendit à l'évidence. Sa fortune ne baissa pas outre mesure, tant le rendement de ses sujets devint hardi ; tant ils avaient le cœur à l'ouvrage. Armand était d'ailleurs invité aux festivités organisées par ses sujets. Lors d'une de ces gouleyantes agapes, il profita pour informer cette petite plèbe, que dorénavant ils ne seraient plus nommés *serfs*, mais que faisant partie intégrante de la seigneurie des Abcourt, ils seraient désignés *les Abcourtiens*. Ce fut chose adoptée dans la liesse la plus chaleureuse. Ce fut chose faite. Ce fut chose

fédératrice et chose aimée. Le Seigneur de Abcourt autrefois détesté, était dès lors adulé des Abcourtiens, en ses terres devenues de félicité.

## Séraphin Amoris.

Le Seigneur Armand de Abcourt se vit pourvu de la plus fameuse, insoupçonnée et grandiose des fortunes qu'il lui fut possible d'avoir. Cette fortune résidait dans le respect et l'enchantement des siens, l'ensemble couronné par l'amour éclatant doublé d'admiration, de sa fille bien aimée, Félicita.

Félicita de Abcourt devint gente demoiselle la plus heureuse qui fut. Seule ombre à son cœur, cette solitude, nonobstant la douce et joyeuse compagnie de ses trois compagnons ailés, qui pouvaient alors aller et venir à leur guise dans la demeure, ainsi que partout sur les terres. Ils furent mascottes fort appréciées. De par leur présence, nulle invasion de délétères rongeurs n'était à redouter...

Félicita ne tombait point en amour. Même les plus élégants hobereaux ainsi que les plus beaux galants de la seigneurie, ne parvinrent malgré une cour acharnée, à lui chavirer le cœur.

Un soir clôturant une chaude journée de cette fin de printemps, accoudée à sa fenêtre, se régalant des couleurs vesprées, Félicita reçut visite de son milan royal si cher à son cœur. Elle décida de lui avouer son grand désir de trouver son prince charmant. Elle le chargeait, lui Milvucaelumdonum, de l'assister à dénicher l'oiseau rare. Ce fut alors que le regard du superbe milan devint comme magnétique. Un limbe luisant l'enveloppa intégralement. Milvucaelumdonum se métamorphosa dans une vive lumière, en son ange Séraphin. Séraphin Amoris, magnifique jeune homme, revenu des songes nocturnes de Félicita, apparut et éclaira sa vie ainsi que celle de toute la seigneurie. Félicita en fut follement éprise. Armand de Abcourt l'accepta promptement, subjugué qu'il fut par la beauté, le charme, l'influence, l'intelligence, la déjà si grande sagesse et l'ample aménité du charmant damoiseau. Il le considéra d'emblée comme étant un cadeau des cieux, afin de parfaire leur bonheur nouveau.

Le jeune homme fit aussitôt l'unanimité. Il serait le futur gérant de la Seigneurie des Abcourt, laquelle deviendrait terres d'Amoris ; terres d'amour...

Séraphin Amoris devint le gendre de l'homme qui conduit à l'abîme par négligence et aveuglement, ses propres parents, à l'image de nombreux autres malheureux. Cependant, nul désir de vengeance n'effleura l'âme de Séraphin et ne vint à germer en son cœur. Il fit le bonheur de cet homme via l'immense amour voué à sa fille. Deux étoiles comprirent et encouragèrent ce dessein, dans de multiples scintillements pétillants de joie et de légèreté. Ces deux étoiles avaient pour nom : Clotaire et Gloria Amoris...

Séraphin était un jeune homme de vigueur et parfait en tous points, hormis peut-être, deux petites excroissances duveteuses au niveau des omoplates. Félicita trouvait cela exquis. Il lui arrivait souvent en leur douce intimité, de le nommer *Milvucaelumdonum*. Il fut son ange cadeau du ciel, milan et damoiseau royal. Le bonheur caressant et léger comme une plume, ne cessa jamais de prospérer en ces terres de déité.

On raconta que l'ancienne ferme des Vilonteuh fut nettoyée de fond en comble puis rénovée, comme le furent d'ailleurs toutes les anciennes bâtisses de la seigneurie. Cependant, on rapporta un fait étrange : la cave de cette dernière, se voyait miraculeusement envahie de petit duvet blanc éparse et ce, malgré les incessants nettoyages...

On raconte également, encore de nos jours, que durant les nuits de pleine lune, l'on aperçut parfois et l'on pouvait toujours percevoir, un être étrange et vaporeux, aux allures combinées de l'homme et de l'oiseau de proie, voler de par les cieux calmes et allumés de sélénite lumière, de sereines prières.

On dit également que la seule proie de cet être de bonté, que nul ne craignait, que tous espéraient percevoir au moins une fois, était uniquement l'inimitié qui tel l'alchimiste merveilleux, il transformait systématiquement en Amour.

FIN